

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 23

Artikel: Le naufrage du Waterloo : [suite]
Autor: Alesson, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188267>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et tsacon n'a pas la malice à Tirepantet, qu'étai ovrâi cocher per tsi on tserroton dè pè La Couta.

C'étai dâo teimps dâi z'allumettès fédéralès, dè cllião z'allumettès que la Confédérachon no z'avâi d'obedzi dè no servi, que mémameint lè boutequi qu'ein veindiont dâi z'autrès étiont met à l'ameinda.

Cé ovrâi cocher ein question, don Tirepantet, avâi menâ cauquon tandi la veilla, et ti lè cochers sont d'obedzi, quand vont dè né, d'allumâ lo crâisu qu'est dein lo falot dè lão cariole. Ora, ne sé pas porquè cé lulu n'avâi pas allumâ lo sin; mà tantià que s'ein revégnâi à novion, que vretabliameint c'ein n'étai pas coumoudo po lè dzeins que le reincontrâvont; kâ s'on s'eimbonmè contrè na galéza pernetta, n'ia pas grand mau, bin lo contréro; mà se l'est contrè on temon dè tsai ào mémameint contrè na vilhie cavala, cein n'est pas lo mémo affrè.

Ein arreveint ein vela, Tirepantet est arretâ pè la police que lài démandè son nom et que lài dit que y'arà on rappoo contrè li, po cein que n'a pas écliâiri sa lanterna.

L'autro lão fâ: à rivoi! et va reduirè se n'appliâ.

Lo leindéman, m'einl'évine se cein manquè; lo cocher est citâ ein municipalitâ.

— Porquè n'ai-vo pas allumâ voutron falot hier à né, se lài fâ lo syndiquo, vo dussa savâi que y'a on ameinda s'on lo fâ pas?

Tirepantet trait dé sa catsetta 'na boâite d'allumettès qu'étai tota vouïda, et la lài montré ein de-seint que n'ein n'avâi pemin dedein.

— Eh bin, vo dussé adé avâi dâi z'allumettès su vo quand vo z'allâ dè né avoué onna voiture, et on va vo z'ein férè rassoveni po on autre iadzo ein vo metteint dou francs d'ameinda.

— Mâ y'ein avé su mè, dâi z'allumettès! se repond lo cocher, et lão z'ein montré onna boâite tota plieinna.

— Adon porquè n'ai vo pas allumâ?

— Oh! c'est que n'est pas dâi fédéralès, et coumeint la loi a defeindu lè z'autrès, mè su peinsâ qu'on bon citoyen dévessâi pas s'ein seryi, et l'est po cein que n'ein n'é min frottâ.

La municipalitâ, quand l'a oïu cein, a délibérâ on momeint, et l'a trovâ que sarai mau fé d'ameindâ on hommo que respectâvè dinsè la loi, et lo syndiquo a fé ào cocher:

— Vo pâodè vo reteri!

LE NAUFRAGE DU WATERLOO

II

En passant devant Greenwich et son observatoire, on hissa le pavillon national, et de plus on le salua d'un coup de canon, car rien n'avait été omis, pas même le canon à l'avant, un gentil canon de dame, monté sur un affût gracieux comme le lavabo de la Pompadour.

Lorsqu'on fut arrivé à l'embouchure du fleuve, le capitaine demanda sur quel point de la France on devait mettre le cap.

— Sur le Havre, et de là, par la Seine, jusqu'à Paris! s'écria sir Plough d'une voix tonitruante de triomphe.

La mer était houleuse, de larges couches de nuages filaient avec rapidité sous l'action du vent d'ouest. Le capitaine proposa de jeter l'ancre et d'attendre la marée suivante, ajoutant que ce serait peut-être prudent.

— *Go on! Go on!* riposta sir Plough, désireux de présenter au plus vite Waterloo au peuple qu'il exécrat tant.

Une demi-heure après, le yacht piquait de son avant les flots salés. Bien que construit pour la mer, il devenait, par la légèreté de sa coque et l'insignifiance de son tonnage, la merci des vagues lourdes refoulées par l'Océan. Il pirouettait violemment, se cabrait comme un cheval; son avant lancé, dans le vide, retombait dans un sillon d'écume pour se redresser ensuite.

Le fils de sir Plough, qui naviguait pour la première fois, était resté sur le pont, selon le conseil de son père, cramponné à un cordage, livide, grelottant et anxieux, suffoqué par le mal de mer.

La nuit vint: une nuit épaisse, aussi épaisse qu'elle peut l'être en mer. Le vent, dont la violence avait diminué avec le retrait de la marée, redoubla de force, à l'aube, avec le retour du flot. La mer était furieuse, des lames de cinq mètres de haut ballottaient la coquille de noix, mais la coquille de noix qui sortait du premier chantier de l'île de Wight tenait bon; ses nombreux craquements n'effrayaient personne, on les attribuait avec raison à la fraicheur de sa construction.

Grâce donc à sa structure, ainsi qu'à une habile manœuvre, le yacht était arrivé en vue des phares de la Hève en moins de dix heures.

Sir Plough, qui s'était fait attacher à la passerelle auprès du capitaine, n'avait pas dit un mot depuis son fameux *Go on!* Il cria à son fils: *The Havre, dear child!* mais le vent ayant emporté le mot, il dut crier de nouveau à tue-tête; cette fois, son fils ayant entendu vaguement, leva la tête, regarda son père et lui esquissa un sourire. A cet instant, une lame balaya le pont; le jeune homme, déjà trempé par d'autres lames, reçut celle-ci sans broncher, en véritable Anglais.

La mer devenait de plus en plus mauvaise; le frêle vaisseau poursuivait sa course fantastique, coupant en écharpe la crinière des vagues. Un objet noir et volumineux surgit tout à coup à la surface de l'eau, paraissant, disparaissant, sans que le ballottement permit d'en distinguer la nature. C'était une énorme épave: le tronçon d'un gros trois-mâts brisé par une tempête. On manœuvra de façon à l'éviter; toutefois, malgré les efforts, une lame sourde lança l'épave sur le pont: elle y glissa, retomba dans la mer, après avoir rompu la roue de la barre et enlevé le timonnier qu'elle avait dû tuer raide.

On se mit en devoir de ressaisir les chaînes du gouvernail, on ne réussit point; on essaya d'attacher des amarres à l'arbre de la barre, mais en vain. Durant ces manœuvres, le yacht courrait vers les bancs de sable de l'embouchure de la Seine. Il toucha, tomba sur son tribord, l'eau s'y engouffra par la machine, aveuglant par son contact avec le charbon incandescent le mécanicien, le chauffeur et le capitaine. Le bâtiment s'alourdit, s'enfonça de l'avant et ne laissa hors de l'eau qu'une étroite partie de l'arrière, constamment lavée, submergée par les lames.

Le naufrage s'effectua avec tant de rapidité qu'il est impossible d'en décrire les horreurs; la chaloupe, mise à flot, s'était retournée sur les trois hommes qui s'y étaient réfugiés; les mouvements impétueux de la mer avaient dispersé les naufragés qui, nageant avec l'énergie du désespoir, tournoyaient autour de l'arrière du yacht sans pouvoir ou l'atteindre ou s'y maintenir.

O grâce du ciel! les malheureux avaient été aperçus. Une voile bombée par le vent filait à tire-d'aile vers eux. C'étaient des sauveteurs du Havre!

Le drame maritime entra dans une phase nouvelle, plus poignante encore. Rien de plus émouvant que la lutte de ces courageux sauveteurs contre l'épouvantable mer dont chaque vague annéantissait les efforts.

Un sauveteur ayant lu sur la coque échouée le nom de Waterloo, s'écria en montrant le mot :

— C'était bien la peine ! vois donc, capitaine.

— Bast ! ce sont des hommes ; faisons notre devoir, mes enfants.

Le canot de sauvetage rentra dans le port du Havre, salué par des milliers de vivats poussés par toute la population échelonnée sur les jetées, sur les quais, et au débouché des rues.

Il ramenait sir Plough, son fils et un matelot, tous évanouis, à demi morts.

Les sauveteurs, eux, partis cinq, rentraient quatre !

(*A suivre.*)

Boutades.

Un de nos amis, récemment marié, nous raconte ce fait parfaitement authentique :

« Obligé de m'absenter quelques jours, le mois dernier, je dus laisser ma femme à la maison. Ennuyée d'être obligée de dîner seule, elle eut la singulière fantaisie d'inviter sa cuisinière à se mettre à table avec elle. A peine assise, l'excellente fille se lève et va tirer les rideaux de la fenêtre. Interrogée par sa maîtresse sur ce fait, elle répondit : « Je ne veux pas que les voisins me voient à table avec madame, sans cela ils ne manqueraient pas de dire : « En voilà une qui n'est pas fière ; elle mange avec ses maîtres ! »

Un monsieur, qui possède des mains monumentales, entre l'autre jour dans le magasin de M^{me} *** pour acheter une paire de gants. A la vue de pareilles pattes, la marchande recule épouvantée. « Impossible de vous satisfaire, monsieur, dit-elle en balbutiant, je n'ai qu'un gant de cette dimension-là, celui qui me sert d'enseigne. »

A table d'hôte. — Un commis-voyageur est assis en face d'un Anglais gourmé.

Il cherche à lier conversation, il offre à boire à son voisin, lui passe les plats, fait mille amabilités ; le fils d'Albion reste impassible.

Agacé par cette attitude, le commis-voyageur s'écrie en désignant son voisin :

— En voilà un Coco !

— Aho ! Coco ! répète l'Anglais.

Et il se lève furieux, puis il se rasseoit et appelle le garçon.

— Apportez-moâ un dictionnaire.

On le lui donne ; il l'ouvre au mot prononcé et lit : *Coco*, fruit délicieux d'Amérique.

Alors sa figure s'épanouit, il pousse un : aho ! de satisfaction et offre du champagne à tout le monde.

Un journal français raconte que, dernièrement, six beaux cochons vaguaient là et sans penser à mal, dans le voisinage de la ligne du chemin de fer, quand ils eurent l'imprudence de traverser un passage à niveau juste au moment où un train de marchandises arrivait à toute vapeur. Aucun d'eux n'eut le temps de se retirer et tous périrent littéralement broyés.

A l'occasion de cet accident, le chef du train adressa un rapport à l'inspecteur général, en ces termes :

« *Rapport du chef de train X... à l'inspecteur principal, à Limoges.* — Au passage à niveau K 43,500, six cochons ont été victimes de leur imprudence, en franchissant la barrière, dont la petite porte n'était qu'entr'ouverte, et se sont répandus sur la voie, malgré l'insistance de la garde-barrière, même qu'elle agitait son drapeau pour les faire évacuer.

» Malgré les avertissements du mécanicien, qui n'a cessé de siffler, ces animaux se sont obstinés (*sic*) à rester sur la voie. Le train, lancé à toute vapeur, en a fait un *cafouillement* général.

» J'ai fait prévenir par le garde les autorités de la commune voisine que ce n'était que des cochons, ainsi que le chef de gare et le commissaire de surveillance, auquel je l'ai dit même en arrivant en gare à Largnac, afin qu'ils aillent sur les lieux pour qu'on les sacrifie de suite, si l'on veut en tirer quelque profit, vu qu'ils sont très gras et à point. »

Nous avons sous les yeux une lettre-circulaire de M. G***, huissier audiencier à la Cour d'appel, à Besançon, par laquelle il annonce à sa clientèle qu'il s'occupera de renseignements commerciaux et de recouvrements litigieux sur toute la Suisse. Cette pièce débute en ces termes :

« Invité depuis quelque temps par plusieurs négociants de notre ville ayant des relations suivies avec la Suisse, à m'occuper particulièrement des affaires litigieuses qu'ils pourraient avoir pour ce pays et vice-versa, de celles que les *Helvètes* pourraient avoir à soutenir, etc. »

Nous avons donc encore nos habitations lacustres, nos vêtements de peaux d'animaux sauvages, nos arcs et nos flèches !...

Un passager manque le volant d'un bateau et tombe à l'eau. Deux bateliers d'Ouchy sautent après, le ramènent au bord et lui prodiguent leurs soins. Revenu à lui-même, le vieil avare leur donne... un franc !

— Vingt sous ! s'écrie un des sauveteurs, ce n'est pas généreux.

— Laisse donc, fait l'autre, en haussant les épaules, il sait mieux que nous ce que vaut sa vie !

Un de nos abonnés nous écrit :

Je me fais un plaisir de communiquer aux lecteurs du *Conteur* la recette ci-dessous, donnée dernièrement au laitier de notre village, par un mège qui passe pour très expérimenté dans la contrée :

« Recette pour préserver les porcs de toute maladie. Prenez Racines de Giimgembre 4 onces, » Racines de gentiane 4 idem, racines de Fennegret » Enpoudrez idem, Fleurs de souffre idem le tout » mélez ensemble entronze heure et la minuit et » leurs en donnés une cuillerés assoupe dans du » boire liquide pendant deux matin à jun, et leurs » donné ammanjer une 1/2 heures à près et commencé depuis le mois de may jusqu'à la fin d'août » de chaque année et celah régulièrreman de 3 semaines en 3 semaines. »

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie.